NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER AVRIL 1911.

Livraison 8ème. *13ème Série.* *Tome I.*

COMPTES-RENDUS
DE
L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS:
Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.
1911

Nouvelle-Orléans, le 1er Avril 1911.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 Janvier 1911,

à huit heures du soir, chez M. et Mme Bussière Rouen, 813, rue N. Remparts.

Présidence de M. Chas. T. Soniat, 2nd vice-président, le président M. Alcée Fortier étant à Washington et M. le Juge Emile Rost, 1er vice-président, étant absent.

Présents :

MM. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;
Edgar Grima, sous-secrétaire ;
George Grima, U. Marinoni, Jr., M. Véran Dejoux, Consul-Général de France, M. Chopin, de " L'Abeille " et nombre d'invités.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau, et les officiers dont les noms suivent sont réélus à l'unanimité des voix :

MM. Alcée Fortier, président ;
Juge Emile Rost, 1er vice-président ;
Hon. Chas. T. Soniat, 2d vice-président ;
Edgar Grima, sous-secrétaire.

La parole est ensuite donnée à Madame Emilie Le Jeune qui, pendant plus d'une demi-heure, tient son auditoire sous le charme de sa parole. Mme Le Jeune a choisi comme sujet de sa causerie " Paul Verlaine," dont elle cite plusieurs vers pour en faire admirer la grande beauté. La conférencière place Verlaine au premier rang des poètes contemporains et se plaît à en faire les plus grands éloges. Ses observations sont fines, spirituelles et instructives. Quant à sa façon d'interpréter la poésie du grand poète, elle est tout-à-fait parfaite, malgré les difficultés de déclamation que ces vers présentent, pour ainsi dire à chaque ligne. On ne peut guère lire les vers de Verlaine, il faut les dire, et

Mme Le Jeune les comprend à merveille. L'Athénée, à l'unanimité des voix, vote des remercîments à Mme Le Jeune.

M. de Châteauneuf, qui est inspecteur des cours de français dans les écoles publiques de l'Alliance Franco-Louisianaise, sur l'invitation du président, explique la méthode dont il se sert.

Mme Victor Bernard joue avec son goût et sa virtuosité habituelle la dixième Rhapsodie de Liszt, et Mlle Marie Rouen joue aussi un morceau de piano.

Mme Aimée Beugnot offre ses salons pour la prochaine réunion de l'Athénée. Cette offre est acceptée avec reconnaissance.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Le dimanche, 5 février 1911, à midi et demi, salle de l'Union Française, Conférence de M. Gustave Michaut, maître de conférences de littérature française à l'Université de Paris, et conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis. Sujet : " Alphonse Daudet."

Le grand talent de M. Gustave Michaut comme conférencier a été fort apprécié par l'Athénée et ses invités. La parole étincelante de M. Michaut, ses comparaisons savantes et justes, ses profondes observations sur Daudet et sur Dickens ont charmé tous ceux qui avaient répondu à l'invitation de notre Société. Comme homme, M. Michaut s'est

fait aussi admirer par son amabilité et sa modestie, et nous conserverons longtemps le souvenir des agréables moments qu'il nous a fait passer.

Séance du 3 Mars 1911

dans les salons de Madame Aimée Beugnot, coin Esplanade et St-Claude.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents :

MM. Chas. T. Soniat, 2nd vice-président ;
Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;
Edgar Grima, sous-secrétaire ;
Albert Breton, Paul Capdevielle, George Grima, Henri Francastel, Consul de France, et Mme Francastel, Emile F. Génoyer, Vice-Consul de France, et Mme Génoyer, M. Choppin de "L'Abeille."

Un grand nombre d'invités assistent aussi à la réunion.

Les procès-verbaux des séances précédentes sont lus et adoptés.

Le secrétaire annonce qu'il a reçu de M. François Ambrogi, ancien Consul de France à la Nouvelle-Orléans et ami dévoué de notre Société, un numéro du journal "La Jeune Corse," du 4 février, contenant un article nécrologique sur M. Charles-André Piovanacci, neveu de M. Ambrogi.

Le président annonce aussi qu'il a reçu de

Mme Hélène Allain, une lettre lui apprenant la mort de son frère, M. le comte d'Aquin.

M. Bussière Rouen demande l'autorisation d'exprimer à M. Ambrogi et à Mme Allain les condoléances les plus profondes de notre Société.

Mme L. Augustin Fortier prend la parole pour souhaiter la bienvenue à l'Athénée et à ses invités dans sa vieille maison paternelle; elle s'exprime en vers charmants que nous sommes heureux de reproduire.

L. Augustin Fortier à l'Athénée Louisianais :

" Le vieux castel rend ses hommages
A ces doctes Louisianais,
A ces lettrés, savants et sages,
Aimant la France et les Français.
Pour eux ses portes sont ouvertes,
Ses salons pleins, ses palmes vertes,
Ses vieux murs rajeunis, joyeux
Au doux souvenir des aïeux."

Le président remercie Mme Beugnot et Mme Fortier, et dit combien l'Athénée et ses invités sont heureux de jouir de leur si large hospitalité.

M. Fortier présente officiellement le Consul et le Vice-Consul de France, et se fait l'interprète de ses collègues en souhaitant aux nouveaux venus un long et heureux séjour à la Nouvelle-Orléans.

Sur proposition dûment appuyée et adoptée à l'unanimité des voix, le Consul et le Vice-Consul de France sont élus membres honoraires.

M. le Consul exprime ses remercîments.

M. C. de Diesbach, avec MM. Hugues J. de la Vergne, Albert Breton et Bussière Rouen comme parrains, est élu membre actif, après suspension des règlements.

M. Alcée Fortier, afin de faire revivre le souvenir des fondateurs de l'Athénée Louisianais, a pris comme sujet de sa causerie : " Premiers Comptes-Rendus." Il commence par donner les noms des fondateurs, en janvier 1876, et lit plusieurs extraits du premier volume de notre Revue. Il parle du Dr Alfred Mercier, premier fondateur, et de ses écrits à cette époque ; il lit des vers de MM. Georges Dessommes et Jules Gentil, des articles de M. François Tujague, alors président de l'Union Française, de M. Félix Limet, journaliste distingué, de M. le vicomte Paul d'Abzac, Consul de France, et enfin un triste mais ravissant écrit de la plume du docteur Charles Turpin, intitulé, " Souvenir," et un conte en patois créole par le Dr Alfred Mercier : " Mariage Mlle Calinda."

L'auditoire a fort goûté la causerie de M. Fortier et lui témoigne son appréciation par des applaudissements prolongés.

La soirée se termine par un fort beau concert auquel ont pris part Mmes Aimée Beugnot, Edouard May, Jules M. Wogan, Mlles Alice Borde et Julia Wogan, et le chevalier Ferrata.

A dix heures et demie l'ajournement est prononcé.

LES GRANDS ARTISTES FRANÇAIS.

Si le poète, ce devin de tous les âges, représente l'âme d'un siècle, l'artiste est son vivant interprète. C'est l'artiste qui comprend l'idée du poète, la fait sienne et la fait vivre dans son auditoire frémissant. Aussi, fort heureusement, les grands dramaturges, les grands tragiques, ont eu leurs grands interprètes. L'artiste, sur la scène, vit pour un instant de la vie de l'être imaginaire créé par le poète. Il s'émeut, il souffre, il pleure, il aime, et son magnétisme est si parfait que ceux qui l'écoutent vivent de sa vie, pleurent et aiment avec lui. Quelle puissance magnétique exerce sur son auditoire un artiste inspiré : un Talma, une Clairon, une Rachel, un Coquelin, une Sarah Bernhardt. Un seul mot dit de leur inimitable voix dans certaines inflexions comiques, douloureuses, tendres, nous fait rire aux larmes, nous fait pâlir, trembler, soulève nos âmes jusqu'à l'héroïsme. C'est de ces artistes incomparables que je vais vous parler, comme créateurs de l'art dramatique, reproducteurs des œuvres géniales de la France. Ce n'est qu'une simple esquisse, une modeste continuation du sujet de la charmante conférencière qui m'a précédé.

Quatre époques se font pressentir à tous ceux qui aiment le théâtre et qui en ont suivi les péripéties : Le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, le siècle de la révolution et celui du second empire.

Ne vous semble-t-il pas qu'à de certaines époques bien connues, le génie, ce souffle divin, a frémi, a palpité dans les âmes, se reproduisant dans l'humanité inspirée. Tel fut le siècle de Racine, de Molière et de leurs adorables interprètes : La Champmeslé et Baron.

Nous ne parlerons de la Champmeslé qu'en passant, comme la délicieuse contemporaine de Baron, l'élève et l'amie de Racine, la première interprète de Corneille. Lafontaine en parle en ces termes :

"N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous l'on dit si parfait.
Comme il n'est pas de grâce qui n'y loge
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait."

BARON.

Si la Champmeslé représentait la muse classique dans sa grâce et sa majesté, son contemporain, Baron, qui régna si longtemps sur la scène française, représenta au Palais Royal et à la Comédie Française les deux muses tragiques et comiques. Le père et la mère de Baron avaient fait, sous Louis XIII, les délices des Parisiens, et leur fils fit celles des courtisans de Louis XIV.

Né en 1641, il illustra longtemps la scène française et mourut en 1729. Baron avait hérité de sa mère, la plus belle femme de son temps, une beauté classique qui le fit remarquer de Racine et de Molière ; ce dernier le prit sous sa protection, obtint

une lettre du roi et le fit sortir de la troupe du Dauphin pour le faire entrer dans celle du Palais Royal. Molière se fit son maître et son ami.

Baron, ainsi que Molière, fut acteur et auteur. Il écrivit plusieurs pièces fort appréciées de ses contemporains, son chef-d'œuvre fut "L'Homme à bonne fortune," joué en 1688; on prétend qu'il y racontait les siennes. Baron possédait une taille élevée, un visage noble, une voix sonore; il joignait à tous ces avantages physiques une rare intelligence et la distinction la plus parfaite. Il jouait aussi bien les Mascarilles que les Achilles; Racine refusait de lui donner des conseils.

Malheureusement, Baron ne sut pas se retirer assez tôt de la scène et continua à jouer les rôles de jeunes amoureux jusqu'à 77 ans. Qui pourrait le blâmer? Mais lorsque dans le rôle de Rodrigue, dans la scène avec don Gomès, il tira son épée en disant: "Je suis jeune il est vrai, mais aux âmes bien nées...." le public éclata de rire, Baron avait 80 ans. Il s'avança sur le devant de la scène, répéta ces paroles avec tant de chaleur et de jeune enthousiasme que les applaudissements succédèrent aux rires. Quoi qu'il en soit, Baron fut la gloire du théâtre français; Marmontel en parle en ces termes:

"Quand Baron paraissait on oubliait l'acteur et le poète: La beauté majestueuse de son action et de ses traits inspirait l'illusion et l'intérêt; il parlait, c'était Mithridate ou César, ni ton, ni geste,

ni mouvement qui ne fût celui de la nature ; il était toujours vrai, il fit connaître la perfection de l'art.... en un mot, Baron fit oublier tout ce qui l'avait précédé et fut le modèle de tout ce qui pouvait le suivre.

CLAIRON.

Baron et Champmeslé avaient reçu les leçons de Racine et de Molière, ceux qui les ont suivis ont continué la tradition classique de l'art dramatique en y ajoutant le charme de leur personnalité.

Cette idée héroïque qui a existé dans tous les âges, depuis Sophocle jusqu'à Corneille et Racine, l'idée satirique qui a traversé les siècles, d'Aristophane à Molière, la tragédie, la comédie, n'auraient pu survivre au temps, à l'oubli, sans ceux qui les ont fait vivre et palpiter sur la scène. Parmi leurs plus grands interprètes nous citerons, sous Louis XV, la célèbre tragédienne Mlle Clairon. Dans ses mémoires elle nous raconte combien elle était prédestinée à la scène. Née dans une petite ville du Hainaut en 1723, pendant le carnaval, très suivi dans cette petite ville ; elle nous raconte que la croyant mourante, on courut la porter à l'église pour la baptiser, mais on n'y trouva ni le curé ni le vicaire. Une voisine charitable leur dit que tous les deux étaient à une fête du carnaval chez un homme de qualité. La petite moribonde y fut portée, et le curé et le vicaire trouvant le cas pressant, la baptisèrent dans une cohue de gens costu-

més, eux-mêmes déguisés, l'un en Arlequin, l'autre en Gilles, exemple typique de la vive foi du siècle et de la franche gaieté gauloise.

Entrée ainsi dans la vie, il n'est pas étonnant qu'à treize ans la petite Clairon s'enfuit du foyer paternel pour entrer au théâtre de Rouen, où elle fit ses premières armes comme soubrette. Elle en avait le physique : très jolie, blonde et frêle, avec un minois chiffonné, elle faisait une ravissante Dorine, une adorable Lisette avec son corps souple, sa tête charmante ; c'était un chef-d'œuvre en miniature, on l'appelait du petit nom de Frétillon.

Mlle Clairon devait cependant, par une étude intelligente, une persévérance à toute épreuve, devenir une tragédienne accomplie. Elle sut se faire grande, de petite qu'elle était, une reine majestueuse, belle et fière, surpassant la Dumesnil, sa rivale. Elle fit ses débuts à la Comédie Française dans le rôle de Phèdre. Son succès dépassa tout ce qu'elle avait pu rêver. Traînant à sa suite une foule d'admirateurs, les artistes se disputaient l'honneur de la peindre, de la sculpter, de la buriner. Le célèbre peintre Van Loo fit son portrait en Médée s'envolant dans son char. Louis XV en ordonna le cadre, en rendant hommage au génie du peintre et à la beauté de la célèbre tragédienne. Tant d'adulations lui tournèrent la tête ; elle osa braver Mme de Pompadour par un trait d'esprit : Quelqu'un disait que la Pompadour avait eu un immense succès dans la vie. "Oui, répondit Clai-

ron, mais elle ne doit son succès qu'à la chance, moi, je le dois à mon génie."

La Clairon fut enfermée pour cela pendant quelques jours à Fort l'Evêque, d'où elle sortit en triomphe, accompagnée d'une foule de courtisans et alla trôner dans son salon de la rue du Marais, où elle reçut toute la cour intelligente et lettrée de Louis XV. Voltaire, Diderot, Van Loo, y coudoyaient la duchesse d'Aiguillon, de Villeroi, Mesdames Du Deffant, Geoffrin, la princesse de Galitzin. Louis XV lui-même ne dédaigna pas d'y entrer.

La postérité, pourtant, ne trouverait guère son compte aux fastes et aux grandeurs de Clairon, ni même à son grand talent dramatique, si son goût délicat et son instinct artistique n'avaient puissamment secondé Talma à révolutionner le costume, à imaginer le décor, à donner à la scène française l'illusion complète qui n'existait pas avant Clairon et Talma. Clairon rendit à Eriphile ses chaînes, à Phèdre sa coiffure grecque, à Andromaque sa longue tunique troyenne. Cependant, malgré ses succès dramatiques et de tous les genres, Clairon, par ses extravagances perdit toute sa fortune, ses amis la délaissèrent, la pauvre femme était désespérée ! Elle eut soudain une illumination, et pensa à un ancien admirateur, le Margrave de Hesse : elle frappa à sa porte, il la lui ouvrit...et Clairon remonta aux faîtes des grandeurs humaines. Mais Clairon n'avait plus de chance, le Margrave pleura

bientôt sa position, sa fortune. . . et Clairon. L'artiste rentra en France pendant le règne de la Terreur. Ses biens étaient confisqués, ses amis exilés ou guillotinés. Délaissée de tous, dans une chambre sordide, sans feu pendant les hivers rigoureux qui marquèrent le commencement du dix-neuvième siècle, et quelquefois sans pain. La célèbre artiste mourut dans cette détresse en 1822. Le contraste de sa vie et de sa mort est une leçon assez frappante pour se dispenser de la dire.

Pauvre Clairon, elle avait bâti sur le sable, il s'écroula sous ses pieds.

TALMA.

Nous ne pouvons passer sous silence la période révolutionnaire ; elle a produit Talma.

Talma, né en 1763, à Paris, d'un père libre-penseur, fut élevé en Angleterre où son père avait été chercher fortune. Revenu en France, Talma, malgré les instances paternelles, embrassa la carrière dramatique et son grand talent le fit accepter à la Comédie Française. Ayant adopté d'emblée les idées révolutionnaires, il contribua par son génie à rendre plus intense le sentiment anti-royaliste, surtout dans son rôle de Charles IX, de Marie-Joseph Chénier.

On dit, assez souvent, que le théâtre représente les mœurs du temps et que c'est ce qui fait son succès. Il est certain que dans notre siècle c'est à la foule qu'il faut plaire, et c'est dans ce

but que les auteurs et les acteurs réunissent tous leurs efforts. Mais dans le 16e siècle et le 17e, en Angleterre et en France, il fallait plaire au roi et à la cour : c'est pour plaire à Jacques 1er d'Angleterre que Shakespeare écrivit sa grande tragédie de Macbeth, et Molière et Racine encensaient sans cesse le roi et sa cour dans la comédie et la tragédie ; dans " Tartufe," c'est le magnanime Louis XIV qui défait toutes les intrigues de Tartufe et rend à Orgon sa fortune ; dans les " Femmes Savantes," Clitandre rend hommage à la cour, en se moquant de Trissotin et de Vadius. Mais à la Révolution Française, c'est au peuple qu'il fallait plaire et l'on sait que Talma força la main au ministre, à Louis XVI et à la cour, en personnifiant Charles IX. Il n'appartient qu'au génie de former le goût, d'élever le sentiment, d'influencer la foule, et pour cela l'acteur sur la scène occupe une des premières places.

Baron, à l'aurore de la tragédie, avait formulé les règles de l'art dramatique, rétabli la simplicité et le naturel. Talma, à ces grandes qualités qu'il possédait éminemment, ajouta l'illusion du costume historique et celle du décor. Comme Clairon, sa contemporaine, il comprit le ridicule du costume de cour ; il ôta à Cinna sa ridicule perruque poudrée, ses bas de soie, son habit de cour et parut en costume romain dans le rôle de Proculus du Brutus de Voltaire, avec la toge romaine, le manteau romain, les brodequins lacés, les cheveux

courts. Ce fut un écroulement dans la salle. Lekain avait essayé ce changement dans le costume, il n'avait pu qu'en diminuer un peu le ridicule. Il faut dire qu'avec Lekain, sous Louis XIV, finissait la vieille société française et que Talma commençait la nouvelle. L'innovation du costume fut suivie de celle du décor. Un admirateur de Talma acheta le privilège des places sur la scène, ce qui laissa le champ libre aux acteurs et au décor.

Le vingtième siècle peut sourire des progrès qui lui semblent, à lui, si naturels ; mais ce progrès coûta à Talma des efforts, un travail, une persévérance inouïs. Le talent de Talma n'était que tragique, il réussissait peu dans la comédie ; il avait cependant l'art de composer son visage à volonté. Un critique contemporain disait de lui que lorsqu'il représentait Charles IX, c'était le roi de France lui-même qui descendait sur la scène ; quand il jouait le "Journaliste des Ombres," une petite pièce du temps, c'était le sage de Genève, Jean-Jacques Rousseau en personne, que l'on voyait.

Talma tomba sous la disgrâce de Marat et son immense talent seul le sauva de la guillotine. On raconte à ce sujet une curieuse anecdote qui peint les mœurs du temps. Le grand artiste avait fait la conquête d'une riche héritière, qu'il épousa. Le salon de Madame Talma devint le rendez-vous de toutes les distinctions de son temps. Le général Dumouriez, un des proscrits de Marat, s'y trouvant un jour, Marat, sans invitation, l'y poursuivit

pour l'épier et l'interpeler ; comme il marchait ainsi à sa suite, Mme Dugazon, une artiste de la Comédie Française, saisit une pelle rougie au feu, et tout en y jetant des parfums suivit le terrible Marat en s'écriant, tandis que la fumée parfumée s'élevait dans le salon : " Il faut purifier l'air infecté par ce monstre." Il va sans dire que Talma et ses invités furent mis sur les listes des condamnés et n'échappèrent à la guillotine que par la ruse d'un ami de Talma qui risqua sa vie en dérobant la liste où se trouvaient leurs noms. Talma mourut en 1826, après avoir jeté un charme tragique sur la Révolution, le Directoire, l'Empire, la Restauration. Il fut l'ami de Bonaparte et de Louis XVIII, ce qui prouve la diversité de son génie. Mme de Staël, sa contemporaine, dit de lui : " Talma crée véritablement ses rôles par l'interprétation qu'il en fait, il donne du relief aux pâles conceptions de l'école dramatique de l'Empire. Il possède tous les secrets des arts divers, ses attitudes, ses vêtements rappellent les plus belles statues de l'antiquité. L'expression de son regard, de son visage doit être l'étude de tous les peintres. Le son de sa voix ébranle quand il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce n'ait excité l'émotion. Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie et, par dessus tout, le langage de l'âme, voilà ses moyens pour développer dans ceux qui l'écoutent toute la puissance des passions généreuses et terribles."

Pour bien comprendre l'influence que Talma exerçait sur son auditoire, on raconte l'anecdote suivante : Talma avait perdu une fille qu'il adorait ; peu de temps après sa mort il jouait le rôle de Charles VI, et lorsque cet infortuné monarque, dans un accès de désespoir, s'écria : " Mon enfant ! je veux voir mon enfant ! " la voix de Talma se voila de sanglots, tout son corps trembla, des larmes s'échappèrent de ses yeux, son trouble et son désespoir gagnèrent les acteurs dont l'émotion fut telle qu'ils ne purent recouvrer la parole ; ils défilèrent hors de la scène, suivis de Talma, le rideau se baissa et les spectateurs consternés, les yeux pleins de larmes, s'écoulèrent en silence hors de la salle. On regrette que Talma, cette âme grande et énergique ait refusé de recevoir à son lit de mort Monseigneur l'Archevêque de Paris qui venait pour l'administrer. Il avait eu, comme acteur, des démêlés avec le clergé. Son corps, suivi d'un immense concours de peuple et des grands dignitaires du gouvernement, fut porté au Père Lachaise sans la dernière et suprême bénédiction.

" *Sic transit gloria mundi.*"

RACHEL.

Si l'art dramatique doit au 18e siècle sa régénération par le costume historique et le décor, notre 19e siècle a créé la perfection dans l'art. Nous n'avons qu'à citer trois noms célèbres : Rachel, Coquelin et la divine Sarah. Nous n'avons

pas parlé d'Adrienne Lecouvreur sous la Régence, de Mlle Mars, la grande tragédienne sous l'Empire, l'amie de Napoléon Ier ; il fallait nous limiter. Puis, ne vous semble-t-il pas que l'aurore de notre siècle appartient à Rachel ?

Lorsque déclinait Mlle Georges on vit apparaître sur la scène, à la Comédie Française, une petite juive qui n'avait alors que dix-sept ans. Son physique ne lui était pas favorable : elle était maigre et jaune, mais ses grands yeux noirs flamboyants faisaient pressentir son génie, elle devait devenir la fameuse Rachel ! Rachel, la jalouse Eriphile, la Phèdre possédée, la Camille désespérée. Rachel éclipsa toutes celles qui l'avaient précédée sur la scène française. Son génie la transfigurait, ce n'était plus l'actrice, c'était la passion même qui parlait et agissait, et qui pénétrait l'âme de son auditoire. Physiquement, Horace Vernet disait d'elle : " qu'elle réalisait l'idée qu'il s'était tracée de Rébecca à la fontaine." Le père et la mère de Rachel étaient des juifs Français. La petite Rachel, à dix ans, en 1831, était chanteuse des rues dans la ville de Lyon.

On l'appelait alors Elisa Félix. Un directeur de musique à Paris, Choron, l'ayant vue et remarquée, la fit venir à Paris où sa famille la suivit, et Choron l'enrôla dans sa classe de chanteuses d'opéra. La petite Israélite perdit bientôt la voix et se consacra à la tragédie. Choron qui avait trouvé son nom d'Elisa trop prosaïque pour une chanteuse l'avait chan-

gé en Rachel, et sous le nom de Rachel elle gravit rapidement tous les degrés de l'art dramatique sous la direction de l'acteur Samson. Emile Legouvé disait de ces leçons : " Rachel était née tragédienne, Samson en a fait une Muse." En 1838 Rachel fit son apparition aux Français, le critique Jules Janin disait d'elle : " Quand elle s'avançait sur la scène, un mouvement gracieux de ses épaules semblait accompagner ses pas d'un certain rhythme. Sa voix était voilée, mais voilée par une fièvre intérieure qu'elle communiquait à son auditoire. Elle traduisait tous les sentiments de son personnage et leur donnait l'accent de la vérité et de la vie. Dans le rôle de Camille de Corneille elle était sublime, relevant le nom de Rome que prononçait Horace, elle le lui renvoyait, ce nom exécré, avec une telle intonation de mépris interrogatif et passionné que la salle en était soulevée." Mais il y avait une ombre à ce brillant tableau : Rachel était capricieuse, fantasque et rendait tous les acteurs malheureux autour d'elle ; quelquefois même elle les obligeait à laisser le théâtre tant elle leur causait d'ennuis et de contrariétés. Passionnée de gain, ce dernier défaut causa sa mort.

Malgré l'avis des médecins, les conseils de ses amis, elle entreprit des voyages dans les capitales de l'Europe, voyages qui l'enrichirent singulièrement. Son dernier voyage en Amérique, surtout, lui promettait des millions. Mais après des succès

inouïs à Londres et à New York, elle revint à Paris épuisée, et si malade de la phthisie qui la minait, que les médecins lui ordonnèrent un climat plus doux. Mais la beauté du ciel de Cannes, ses orangers en fleurs, ses jardins parfumés ne purent rien sur un tempérament épuisé. Rachel y mourut à 37 ans, désespérée de n'avoir pu supplanter la Ristori qui venait de faire son apparition à Paris. Rachel n'avait pas sur l'art dramatique les idées de Diderot et de Coquelin, elle se surmenait et jouait de toute son âme ; en sortant de la scène on l'emportait souvent évanouïe. Il faut dire aussi que hors de la scène elle ne se ménageait pas davantage.

Quelques lignes de Théophile Gautier pour terminer cette faible esquisse et donner une appréciation exacte de la plus grande tragédienne des temps modernes : "Mlle Rachel, sans avoir de connaissances ni de goût pour l'art plastique, possédait instinctivement un sentiment profond de la statuaire.... Les draperies se plissaient comme fripées de la main de Phidias sur son corps long, souple, élégant ; aucun mouvement moderne ne troublait l'harmonie et le rhythme de sa démarche, sa voix grave, profonde, vibrante, ménagère d'éclats et de cris, allait bien avec son jeu contenu et d'une tranquillité souveraine. Elle fut simple, belle, grande et noble comme l'art grec qu'elle représentait sur la scène française.

COQUELIN.

Les artistes contemporains qui illustrent la scène française et traduisent d'une façon vivante les idées, les actualités, les problèmes du moment, méritent à eux seuls toute une causerie : d'abord, comme interprète de la littérature dramatique moderne, ensuite comme spécialité et perfection dans leur genre. Mais nos limites nous obligent à choisir parmi les contemporains le plus grand de tous, Coquelin. Ce grand artiste a laissé à la Nouvelle-Orléans une impression ineffaçable, et sa mort a décidé du sort de "Chantecler" qu'il devait créer. On peut mieux apprécier Coquelin en le comparant à ceux qui ont avec lui illustré la scène française, spécialement à son frère Coquelin cadet et à Got. Coquelin cadet était très remarquable, mais son frère Coquelin l'aîné le surpassa de toute la hauteur du talent au génie. Coquelin cadet était un excellent acteur comique, Coquelin l'aîné étonnait par la diversité de son génie; rien n'est plus opposé que son rôle de Labussière dans "Thermidor" et celui de Scarpia dans "La Tosca." Quelles nuances délicates entre Mascarille, Flambeau, don César de Bazan et le père noble dans "La Dame au Camélia." Le seul acteur, selon les critiques, qui puisse lui être comparé au Théâtre Français, c'est Got, dont le talent est incontestable; mais Coquelin l'emportait sur Got. "Coquelin, dit un critique moderne, lui était

supérieur non seulement comme acteur, mais aussi comme homme de lettres, peintre, fin connaisseur d'art humanitaire. Got hors de la scène n'était qu'un bon bourgeois, Coquelin était toujours un intellectuel fin, délicat, d'une mentalité rare." Il entra au Conservatoire à 18 ans et reçut les leçons de Régnier ; à 23 ans il était déjà Sociétaire du Théâtre Français. Il le quitta pour mener une vie indépendante, en société d'abord avec Jeanne Hading et ensuite avec Sarah Bernhardt. Pendant 48 ans il créa sur la scène française des rôles nouveaux dans le répertoire moderne. Il jouait également bien le classique Molière avec une perfection à désespérer ses successeurs. Cet artiste si célèbre avait pourtant des idées toutes particulières sur l'interprétation du drame ou de la comédie ; cette idée qu'il mettait si supérieurement en pratique était celle de l'imitation et de l'expression seules, pour exprimer la passion sans la ressentir. Le masque physique, l'intonation voulue, l'expression de la physionomie étaient selon lui supérieurs à la passion elle-même ressentie par l'artiste. Sa théorie avait pour base la possibilité du progrès par l'expérience et la répétition constante de l'effet désiré, tandis que la passion ou le sentiment ressenti par l'artiste le mettait quelquefois dans l'impossibilité de produire l'expression, l'intonation nécessaires. L'homme n'est-il pas essentiellement imitateur, et ne se perfectionne-t-il pas par l'imitation ? Dans certains traités de psychologie l'imi-

tation occupe un des premiers rangs parmi nos facultés mentales.

Coquelin était une preuve vivante de sa théorie. Physiquement, il était d'une taille moyenne, sans aucune noblesse ; il avait les yeux petits et perçants sous des sourcils en broussailles, dont il savait tirer parti ; il avait un nez long, épais, une lèvre supérieure un peu trop longue, une bouche très grande et résolue. C'était une vraie personnalité comique qu'il transformait à volonté en personnalité tragique, noble, sentimentale ; il savait se draper dans un manteau de distinction raffinée, comme dans le rôle du père dans " La Dame au Camélia," ou comme le plus outré des rôles comiques, comme Mascarille. Et c'était là le plus grand effet de son art que ces changements d'attitude, de genre, de physionomie. C'était dans son cerveau qu'il obtenait tous ses résultats.

Comme écrivain il nous a laissé " l'Art et les Comédiens," où il explique sa théorie de l'imitation. Il écrivit aussi " l'Art de dire un Monologue."

Le grand artiste eut une grande déception avant sa mort. Depuis longtemps il vivait dans l'espoir de créer " Chantecler," cet apologue moderne de Rostand ; c'eût été pour lui un triomphe. Il voulait mettre ce fier et brave Coq Gaulois sur la scène, et comme il disait : " il éprouvait le besoin de faire l'impossible." Mais qui peut dire : " Demain je ferai cela ? " Lorsque Ros-

tand arriva à Paris avec "Chantecler," Coquelin était déjà malade de la grippe et mourut subitement d'une faiblesse au cœur le 27 janvier 1909. Laissons parler le "Temps" de Paris. Il a exprimé le sentiment universel :

"M. Coquelin sera regretté de tous : par les auteurs dont il était le brillant interprète, par le public dont il était l'idole, par les pauvres, par les humbles, surtout les pauvres acteurs dont il était le bienfaiteur."

Il me semble qu'il n'y a pas de plus belle épitaphe.

J'ai fait passer sous vos yeux le panorama des glorieux interprètes des grands auteurs de la France, de Louis XIV au 20e siècle. Disons, en terminant, tout en vous remerciant de votre indulgente attention, que l'art dramatique appartient à l'humanité entière, c'est la corde vibrante de l'âme humaine touchée par des artistes inspirés. La France, avec son génie caractéristique, a commencé au 17e siècle l'évolution de cet art qu'elle poursuit, de nos jours, sur la scène française, avec le talent des artistes contemporains.

L. Augustin Fortier.

JEANNE D'ARC.

Je croyais bien ne plus écrire, mais une voix douce et pure m'appelle, et subissant la puissance de son charme, je viens unir ma faible note à l'écho d'universelle harmonie religieuse et patriotique qui a retenti et s'est répercutée dans le monde catholique à la louange, à la glorification, à la béatification de la jeune paysanne lorraine, qui, laissant la houlette pour ceindre l'épée, s'en alla sauver son pays et son roi, et ne reçut pour prix de ses services que le soupçon, la persécution et une mort effroyable.

Semblable à l'encens qui n'embaume de son parfum qu'à la condition de brûler et de s'évanouir, l'admirable vierge de Domrémy dut être consumée pour que l'odeur de ses vertus surprenantes et de sa mission surnaturelle parvînt jusqu'à nous. Ah ! c'est qu'il en est ainsi, même dans l'ordre naturel : pas d'élévation intellectuelle, ni de grandeur morale, pas de perfection même humaine, et encore bien moins de sainteté, sans douleur.

De mes impressions d'adolescente, il est un souvenir qui, dans tout le cours de ma vie, m'est resté singulièrement présent : c'est cette physionomie de foi, de tendresse et de sacrifice. Mon âme indignée a toujours revu la silhouette mystérieuse de cette martyre du bûcher de Rouen.... blanche colombe, pensais-je, qui avait dû s'envoler au Paradis. Quel enthousiasme s'empara donc

de mon cœur, quels sentiments reconnaissants envers la Providence s'y éveillèrent à la nouvelle de la promulgation du décret qui place au rang des Bienheureux cette enfant méconnue depuis près de cinq siècles ? Quelle revendication ! Il a fallu du temps, sans doute, pour qu'elle arrivât à cette apothéose ; mais n'en faut-il pas au soleil lui-même, ce grand agent naturel, pour percer les brouillards d'un jour brumeux d'hiver, et pour avoir été plus lente, plus désirée, son irradiation n'en est-elle pas plus sûre, plus douce, plus bienfaisante ?

Depuis plusieurs centaines d'années, l'humble vierge de Lorraine, par sa carrière merveilleuse, n'a cessé d'étonner les générations qui se sont succédé. C'est de Dieu qu'elle tire le principe de sa mission ; c'est dans une chapelle qu'elle fait le vœu de sauver la France ; c'est au pied d'un crucifix qu'elle jure de partir ; c'est par le Christ qu'elle sera " vaillante à la peine, dure à la douleur." Va, " fille au grand cœur," c'est encore par le Christ que tu garderas toujours ton caractère de femme !

Au commencement du quinzième siècle, en un petit village sur les confins de la Lorraine, dans l'est de la France, vivait une famille d'humbles et honnêtes paysans. Ce village, connu sous le nom de Domrémy, était renommé pour la simplicité de ses habitants, aussi bien que pour les superstitions romanesques, qui, dans cet âge rude et grossier, s'y mêlaient.

A cette même époque, une grande anarchie régnait en France : deux factions se disputaient le pouvoir tombé des mains d'un mornarque insensé entre celles du Dauphin, Charles, qui, jeune et voué aux plaisirs, comtemplait sans aucune émotion le démembrement de son royaume et les invasions des Anglais. Ceux-ci étaient représentés en France par la maison de Bourgogne, qui donnait allégeance au roi d'Angleterre, Henry V, tandis que la maison d'Armagnac gardait fidélité à la France. L'Angleterre avait déjà étendu ses conquêtes sur la plus grande partie du territoire, et la condition de la France semblait désespérée. A la conduite intrigante d'Isabeau de Bavière, la mère du Dauphin, était attribué tout le malheur qui accablait le pays, et les esprits, remués, agités par une ancienne prophétie qui disait que la France, perdue par une femme serait sauvée par une vierge, étaient dans l'attente d'un événement extraordinaire, que la naissance d'une pure et aimable enfant vint justifier. Elle vit le jour, cette future libératrice d'un grand pays, en 1410, dans une chaumière de Domrémy, et, portée aux fonts baptismaux de l'église de son village, elle y reçut le nom de Jeanne, (Jehane). Son père, Jacques d'Arc, et sa mère, Isabeau Romée, les paysans précités, connaissaient, craignaient et servaient le Seigneur, mais ils ne possédaient aucun autre savoir, non plus qu'aucune richesse terrestre, proprement dite. Leurs occupations consistaient à

cultiver leur petit champ, à conduire leurs troupeaux aux pâturages, et à les défendre contre les déprédations des soldats voisins. Jeanne vécut près de sa mère, partageant sa vie rustique et apprenant d'elle, ni à lire ni à écrire, mais à être sensible à la souffrance, à secourir l'indigent, à consoler l'affligé, à cicatriser les plaies, à aimer la France et son Dieu — deux amours qui se partageront toujours son âme.

Dès son enfance, elle démontra une énergie physique extraordinaire : sa taille était moyenne, ses membres vigoureux et bien proportionnés ; elle avait les cheveux bruns, le visage agréable, la voix très douce. Cependant l'on ne dit nulle part qu'elle fût jolie, sa physionomie n'exprimant que de l'innocence et de l'honnêteté. Son caractère uniforme offrit toujours à ses parents le mêne respect et la même calme bonté. Elle avait l'esprit solide et un peu railleur, la raison ferme ; ses idées, quoique simples, témoignaient une grande justesse d'appréciation, et, sans être absolument au courant des affaires politiques de son pays, elle jugeait sainement de ce qu'elle en apprenait. Les messagers, les mendiants, tous ceux qui allaient et venaient, la renseignait sur "la grande misère qui était au pays de France," et si éloigné que se trouvait Domrémy, le village tout entier se préoccupait de cette grande désolation du royaume.

A mesure que grandit Jeanne, elle sembla se replier sur elle-même : elle prit le goût du silence,

de la solitude, et surtout celui de la prière, qui quelquefois a mis aux mains d'un enfant la force de Dieu. Ce fut à l'âge de treize ans que, seule, dans le jardin de son père, Jeanne eut une première vision surnaturelle. C'est elle-même qui nous en fait la description. Une grande lumière l'environna, nous dit-elle, et une voix se fit entendre qui lui recommanda d'être pieuse et sage, lui assurant la protection du ciel. Son âme chaste et pure répondit à cette injonction divine par un vœu, qui fait placer sur son front charmant la double auréole qui l'orne aujourd'hui.

Désormais elle les entendra souvent, ces voix qui vont développer dans son âme l'ardeur patriotique qui la conduira au martyre. C'est au bord des fontaines, dans les vergers en fleurs, au pied des ormes verts, que l'enfant éblouie verra flotter les faces lumineuses des saints et des saintes qu'elle avait appris à aimer ; c'est dans le silence et le mystère de ces lieux, tout pleins de poésie, que Saint-Michel, Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite, l'inviteront à abandonner son lieu natal, à chasser l'ennemi, à le repousser et à faire couronner le roi à Reims.

Néanmoins, cinq ans s'écoulèrent avant que l'esprit de la mission si hasardeuse de Jeanne pût l'arracher à ses parents, à son clocher. C'est vraiment dans son âme que s'est livrée la plus grande bataille de sa vie. Quels efforts pour quitter ses moutons, sa quenouille que jamais plus elle

ne filera, le site qu'elle aimait tant, et dont elle conservera jusqu'à la dernière heure un souvenir attendri. Pour l'entraîner, il ne fallut rien moins que le pillage de Domrémy par une bande de soldats bourguignons, qui, traversant ce petit village, le saccagèrent, n'épargnant pas même l'église qu'ils réduisirent en cendres.

A ce spectacle profanateur, l'âme étrangement religieuse et militaire de la jeune paysanne ne connut plus de résistance. Rien ne put la retenir : ni les remontrances de son vieux père, ni les périls qui accompagneraient sa marche vers Orléans, le point où la dirigeaient ses visiteurs célestes. "A Orléans, à Orléans," lui criaient ses voix, et de plus en plus précis devenaient les ordres divins. Elle se fit alors conduire par un oncle près du gouverneur de Vaucouleurs, Robert de Baudricourt, et ce fut bien difficilement qu'elle parvint à établir devant lui la réalité de sa double mission : la délivrance d'Orléans et le couronnement du Dauphin à Reims. Elle le supplia de la présenter à ce dernier. Le gouverneur fut enfin gagné à sa cause par la simplicité de son maintien et sa calme assurance, d'autant que la position du Dauphin, à ce moment, était déplorable : Orléans, son dernier refuge, était assiégé de très près, et la prise de cette ville paraissait imminente. Dans cette instance, alors que tout secours humain manquait à la France, Baudricourt ne dédaigna pas l'aide un peu mystique promise par la vierge de Domrémy, et il

lui accorda sa requête. Accompagnée de deux chevaliers, la jeune bergère entreprit le périlleux voyage, qui devait aboutir à Chinon, la cour du Dauphin. Tout d'abord, Charles refusa de la voir, et ce ne fut qu'après trois jours d'efforts qu'il consentit à lui donner une entrevue. Quoique confondu parmi ses courtisans, Jeanne le découvrit et se prosterna à ses pieds. Le roi eut de ce fait une vive impression ; il fut alors décidé que Jeanne aurait la situation d'un chef de guerre, et, après qu'une commissission d'évêques eut déclaré que rien dans ses démarches n'était contraire à la foi catholique, elle fut placée à la tête d'une armée. Sur un superbe coursier noir, qui ne sera plus qu'un agneau entre ses mains, vêtue d'une simple armure, munie d'un sabre trouvé sur l'autel de Fierbois, et d'un étendard blanc, représentant, d'un côté, Dieu assis sur son trône, et de l'autre, la Vierge Sainte, sa mère, Jeanne était transfigurée. Ses yeux pleins d'animation et de mélancolie, son attitude toujours gracieuse exercèrent un charme indescriptible sur les plus rudes soldats. Elle leur inspira une crainte superstitieuse, un enthousiasme fanatique qu'ennoblissait son influence religieuse. Tous furent subjugués, tous lui livrèrent leurs armes et leur vie. Avec eux, elle marche sur Orléans, force les Anglais à en lever le siège, et délivre les assiégés dont la confiance n'a plus de borne. Leur courage est ranimé, l'armée est émotionnée, enlevée : "En avant," lui crie-t-on

de toutes parts, et, après une série d'exploits qui n'ont leur raison d'être que dans le surnaturel, la vierge de Domrémy repousse les Anglais jusqu'au delà de la Loire. Les villes d'Auxerre, de Troyes, de Châlons lui ouvrent leurs portes ; celle de Reims, chassant sa garnison anglaise, lui livre ses armes, et Charles, vainqueur, entre triomphalement dans cette ville, où il est couronné roi en 1429.

La cérémonie du sacre eut lieu, conformément au rituel, dans la cathédrale. Au pied de l'autel était le roi ; près de lui se tenait Jeanne, son oriflamme à la main, et versant des pleurs de joie. Lorsque l'archevêque eut oint son front de l'huile sainte et placé sur sa tête le diadème royal, la Pucelle d'Orléans se jeta à ses pieds et lui embrassa les genoux, lui faisant ainsi sa soumission. Vers elle se portaient tous les regards : hommes et femmes lui baisaient les mains, mais Jeanne, repoussant ces hommages, demeurait dans l'honneur de la victoire ainsi que dans la paix des champs, comme une simple enfant recueillie en Dieu.

Les prédictions sont accomplies, la mission de Jeanne est achevée, l'heure de l'épreuve va sonner. De nouveau se font entendre à la Pucelle victorieuse les mêmes voix qui ont transformé la jeune bergère en une intrépide guerrière, mais elles ne lui parlent plus que d'oppression, de malheur, lui promettant toujours, cependant, la force et le courage de Dieu. Elle voulait retourner vers ses parents, reprendre ses occupations de bergère, sa

quenouille, mais elle était devenue le soutien, l'espoir de l'armée ; Charles lui-même la réclamait. Elle céda aux instances des soldats, et, blessée à l'épaule dans un combat devant Paris, on lui ôte son armure, on verse de l'huile sur sa plaie, ce qui lui arrache des larmes bien naturelles, puis le pansement fait, la brave fille retourne au combat. Enfin, en protégeant la retraite des Français sous les murs de Compiègne, elle est prise par des Bourguignons qui eurent la cruauté de la livrer aux Anglais. Tout le camp de l'ennemi retentit de cris de joie, les soldats se groupèrent autour de cet étrange chef de guerre, la jeune fille dont le seul nom les avait remplis de crainte.

Au moyen de négociations imaginées par l'Université de Paris et par l'Inquisition, Jeanne fut accusée de sorcellerie, examinée publiquement pendant six jours. Sa candeur, sa véracité, sa raillerie toute française déconcertèrent souvent les subtiles questions de ses juges, aveuglés, sans doute, par la passion politique, mais elles ne retinrent pas le verdict criminel, qui déclara hérétique cette vierge de vingt ans. Après trois mois d'emprisonnement, un tribunal inique la condamna à être brûlée vive. En entendant la sentence qui lui annonçait une mort si cruelle, Jeanne pleura amèrement ; cependant, pleine de foi et de confiance en ses saintes, elle espérait encore d'elles sa délivrance et son salut.

L'exécution suivit de près la sentence : à

Rouen, sur la place du marché, fut dressé le bûcher duquel la jeune martyre devait monter au ciel. Huit cents Anglais, armés de lances et d'épées, l'accompagnèrent au lieu du supplice. Au-dessus du bûcher avait été élevé un échafaudage. Jeanne y monta ; lorsqu'elle vit le bourreau mettre le feu au bûcher, elle poussa un grand cri. La tête tombée sur sa poitrine, elle ne murmura que ce mot divin : " Jésus ! " puis elle disparut dans le tourbillon de flammes qui l'engloutit.

Où êtes-vous, braves de Patay, La Hire, Dunois, vous tous qui n'avez jamais douté de la patriotique vierge, de la réalité de sa mission, de son amour pour la France ? Vous l'abandonnez ainsi seule à l'intrigue, à la duplicité, au mensonge ? Ce défenseur de la France demeura sans défense ! Pas une voix ne s'éleva, pas une épée ne fut tirée pour la libératrice d'Orléans ! Spectacle unique dans l'histoire ! Elle n'avait demandé ni honneur, ni conquête, ni domination. Même à ce terrible moment de sa mort, elle ne reproche rien à son roi, non plus qu'à ses saintes.

La victime est consumée, le bûcher s'est éteint, mais, étrange contradiction des choses humaines ! Jeanne, par le même fait, est entrée en possession de l'immortalité ; elle a vécu dans l'admiration des patriotes de tous les pays, mieux encore, elle vit dans la patrie par excellence : le ciel. C'est l'Eglise Catholique, c'est le Souverain Pontife, le chef actuel de la chrétienté qui nous le dit.

Pie X, dans la grande cathédrale de Rome, à la tête des cardinaux et accompagné de sa cour, du corps diplomatique, au milieu d'une fourmilière humaine, proclame par un bref solennel, le verdict d'une nouvelle cour d'inquisition sur la vie et les actions de l'humble bergère lorraine.

Ce bref déclare, qu'après examen des détails de la vie de Jeanne, de ses œuvres, de ses vertus, de sa réputation, il est reconnu qu'elle fut réellement inspirée de Dieu ; qu'elle ne triompha des ennemis de son pays que par la grâce de Dieu ; qu'elle exerça en toutes choses et en toutes circonstances une prudence surnaturelle ; que sa science des armes et sa technique de la guerre étaient d'inspiration divine, et qu'elle peut maintenant invoquer utilement l'aide de Dieu pour son pays et la foi

C'est devant le tribunal de la Rote, il y a plus de trente ans, en 1876, que Monseigneur Dupanloup, l'évêque d'Orléans et le célèbre académicien, introduisit par procès canonique la cause de Jeanne d'Arc. La procédure assez compliquée en fut ouverte à Rome en 1894, et c'est le 24 janvier 1909, que Monseigneur Panici, le secrétaire de ce tribunal, lut en présence du Pape et d'un nombre d'ecclésiastiques assemblés dans la salle du Consistoire, au Vatican, le décret de béatification de la vierge de Lorraine.

Le Souverain Pontife y donna sa sanction par une fête religieuse célébrée dans l'antique basilique de la Ville Eternelle, le 18 mai de la même année.

Soixante mille pélerins venus de tous points, mais surtout de la France, s'unirent à la noblesse romaine, aux dignitaires de toutes sortes, à quatre-vingts évêques, pour acclamer l'exaltation de l'admirable vierge. Au jour fixé par le Saint Père, les cloches de la cathédrale retentissent joyeuse-

ment à toute volée, et les orgues entonnent le *Te Deum*. Nul or, nulles pierres précieuses n'enchassent la relique de la Bienheureuse : ses cendres, ainsi que son cœur si pur laissé intact et plein de sang par les flammes, nous dit une touchante tradition, ayant été jetés dans la Seine ; mais son image apparaît au milieu du rayonnement de milliers de lampes électriques. Le spectacle est grandiose, enivrant, et une même émotion étreint tous les cœurs.

Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans, monte à l'autel et célèbre solennellement la messe pontificale, à laquelle assiste une immense foule agenouillée. Après la cérémonie, malgré la sainteté du lieu, une vibrante ovation accueille le Souverain Pontife, qui se retire traversant lentement et bénissant l'assistance émue, enthousiaste. Il sort de la basilique, accompagné d'un cortège illustre et pittoresque.

A sa suite, une mer humaine s'écoule à flots pressés des portes grandes ouvertes, et se répand dans les rues avoisinantes, où elle disparaît.

Gloire à cette ange libératrice, la vierge de Domrémy, la Pucelle d'Orléans, l'expression la plus pure de l'héroïsme patriotique ! Au milieu des camps, sur le champ de bataille, devant ses juges, dans sa prison, sur le bûcher, partout enfin où nous l'observons, les traits dominants de la sublime enfant sont une piété profonde, simple et franche, et un amour immense pour sa patrie, la France.

Sa canonisation suivra de près, j'en suis convaincue, sa béatification. Je l'appelle de mes vœux.

Béni soit le sol de la Lorraine, qui a donné à la France une si belle et si rare fleur !

ERMANCE ROBERT.